

Jn 2 1-12 (NBS)
Mt 15 21-28 (NBS)

Jésus est interpellé par deux femmes.

Les deux textes tirés des évangiles de Jean et de Matthieu que nous avons choisis ont un point commun, essentiel : il s'agit du dialogue de Jésus avec une femme. Ces échanges ne sont pas à sens unique : il y a un vrai dialogue, avec même comme un antagonisme, un ton qui s'élève, surtout dans le récit de Matthieu.

Commençons par rappeler que pour l'époque, pour le milieu culturel dans lequel vivent les personnages et les auteurs, l'égalité homme-femme n'est pas le standard ! Que Jésus soit comme d'égal à égal avec une femme pour une discussion « sérieuse » est totalement original. Il est trop souvent dit ou écrit que les textes évangéliques (ou bibliques d'ailleurs) sont machistes, quand, indéniablement, Jésus donne une place prépondérante aux femmes. Ce sont elles les premiers témoins de la grande nouvelle : il a vaincu le tombeau ! Il y a toutes celles qui suivent de près ou de loin les disciples « hommes » : les Suzanne, Jeanne, les différentes Marie, il y a les sœurs de Lazare, Marthe et Marie, qui engagent elles aussi un dialogue avec Jésus ; sans oublier les veuve, pécheresse ou pauvre qui, toutes, sont exemplaires.

Il y a de multiples façons de lire les évangiles. À un extrême, une lecture pieuse, littérale : tout est prévu, voire écrit d'avance, déterminé. Et puis a contrario, ai-je envie de dire, une lecture où Jésus construit son ministère terrestre comme l'être humain qu'il est aussi : les rencontres de femmes et d'hommes, les événements, le quotidien, avec ses souffrances et ses joies, sont autant de faits et situations qu'il appréhende et qui l'influencent. Une lecture existentialiste, personnaliste en quelque sorte. Pour nous protestants, voir en Jésus l'être humain qu'il est aussi, l'être humain libre, libre de choisir et de refuser, libre d'écouter et d'entendre, libre de changer ses plans, ce Jésus-là, c'est bien notre frère, notre ami, comme nous l'avons chanté un peu plus tôt. Ainsi, nous allons voir comment sa propre mère le pousse à débiter sa mission, et puis comment une étrangère, entre Tyr et Sidon, l'éclaire sur l'universalité de cette mission.

Dans l'évangile de Jean, les noces de Cana sont le premier des sept signes qui rythment son récit du ministère du Seigneur. Dans certaines traditions, on en fait un texte sur le mariage : je veux bien, mais la mariée n'est même pas citée ! Le signe de Cana c'est d'abord et avant tout le symbole du passage vers un temps nouveau. Les jarres de purification sont de l'ancien temps, et en devenant vin, le vin nouveau, leur eau annonce le dernier repas et les événements qui suivront. Et ce n'est pas un hasard si ce texte débute par ces mots : « le troisième jour » !

C'est ici que tout commence. Et pourtant, justement, ce n'est pas ce que Jésus avait prévu ou envisagé, ou encore planifié. À sa mère qui le sollicite, il répond « mon

heure n'est pas encore venue ». Françoise Dolto, dans son ouvrage « L'évangile au risque de la psychanalyse », à propos de Cana, parle « d'accouchement ». De fait, cela y ressemble. Il y a une mère qui a compris que son rôle de génitrice se termine, et un fils, qui, tout en sachant très bien qu'il va devoir se lancer (il a déjà recruté ses disciples), aimerait bien attendre encore un peu, tel ces bébés nés après terme (j'en suis un) qui, par angoisse ou paresse, cherchent à retarder le début de leur autonomie.

S'agissant d'un fils adulte, la mère ne peut que manifester son affection et sa confiance, et non dicter sa volonté.

Dans « Détails d'Évangile », Marion Muller-Colard, ne dit pas autre chose en commentant le début du dialogue « Femme, qu'y a-t-il entre toi et moi ? ». Notre traduction dit « Femme, qu'avons-nous de commun dans cette affaire ? ». Précisons tout d'abord que le terme « Femme » dans cet échange est tout sauf méprisant. Pour le grec de l'époque, il est même respectueux. Comme le souligne Marion Muller-Colard, nos oreilles ont tendance à entendre : il n'y a rien entre nous ... C'est d'abord un moyen pour Jésus de se dédouaner de son désir d'attendre, de son angoisse de ce qui l'attend. Il se sait appelé et sa mère le lui rappelle. Il a comme un dernier sursaut pour retarder l'échéance. Mais interpellé par cette confiance, cette foi exprimée « Faites tout ce qu'il vous dira », Jésus se révèle, et « manifeste sa gloire ».

Après cet épisode où Jésus est en quelque sorte bousculé – certes discrètement – par une femme on ne peut plus proche de lui, intéressons-nous à l'autre récit, dans Matthieu, où le Seigneur croise une étrangère, une cananéenne (ou encore une syro-phénicienne). Le contexte textuel, le contexte géographique et le contexte historique sont importants.

Contexte textuel : dans les versets qui précèdent notre récit, Jésus vient de débattre avec un peu de virulence avec des pharisiens, à propos de la vacuité, de l'inutilité des rites et des traditions en matière de pureté et de sincérité vis-à-vis de Dieu.

Contexte géographique : nous sommes entre Tyr et Sidon, villes qui ne sont pas citées par hasard. C'est une terre étrangère, voire ennemie pour les juifs, une terre impie et impure, dont les habitants sont également impurs.

Contexte historique ou chronologique (au sens de déroulement de l'histoire) : Jésus a clairement signifié à ses disciples une mission claire. Au chapitre 10, versets 5 et 6 de ce même évangile de Matthieu, donc auparavant : « Tels sont les douze que Jésus envoya, après leur avoir donné les injonctions suivantes : Ne partez pas sur le chemin des non-Juifs et n'entrez pas dans une ville de Samaritains ; allez plutôt vers les moutons perdus de la maison d'Israël. »

Alors quand cette femme interpelle Jésus, il ne lui répond pas, et ses disciples – qui suivent les consignes qu'il a lui-même données – demandent qu'elle soit rabrouée.

Mais elle ne lâche pas l'affaire. Elle insiste. Sa fille est en souffrance, et c'est tout ce qui compte pour elle à ce moment. Elle croit que Jésus peut la sauver.

S'ensuit alors un échange, un dialogue d'une étonnante richesse. Jésus lui rappelle d'abord ce qu'il a dit à ses disciples, quel est le sens de sa mission. « Les enfants d'Israël ». Elle se jette à ses pieds, demandant son secours. Il reste ferme, voire dur, la comparant avec ses congénères à des chiens, animaux sans considération, impurs. Alors elle a cette réponse magnifique dont on oublie trop souvent la profondeur, la force, l'humilité et la foi qu'elle indique : « c'est vrai Seigneur, d'ailleurs les chiens mangent les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres ». Comme pour illustrer le débat qu'il a eu auparavant avec les pharisiens, à propos des rites et de la pureté, Jésus reconnaît alors sa foi, sa sincérité et la pureté de son cœur, en dépit de l'impureté théorique de son état au regard des règles des juifs. Avec le centurion romain, elle est la seule de cet évangile à être qualifiée de personne « de grande foi ».

Dans ses commentaires sur le Nouveau Testament, Antoine Nouis écrit « J'aime à penser que c'est une femme étrangère qui a conduit Jésus à aller jusqu'au bout des conséquences de son enseignement. ». Comme le disait notre ancien pasteur (Christian Baccuet) qui m'a fait découvrir le sens de ce récit : « Jésus reçoit une leçon d'évangile d'une étrangère ... ».

France Quéré dans « Les femmes de l'Évangile » explique que le champ lexical du texte grec est totalement canin ! C'est plus qu'un détail, il montre – s'il le fallait – l'insondable richesse de ces textes. Il y a toutes les allitérations autour du kapp grec, première lettre de nombreux mots relatifs aux chiens (kuon (chien), kunarion (petit chien), kurios (le maître du chien, mais aussi ... le Seigneur, et la cananéenne littéralement « aboyait (criait) » kraugazein ! Et quand elle se prosterne, littéralement elle « fait le chien couchant ! » (elle se couche comme un chien).

À Cana, Jésus commence sa mission,, entre Tyr et Sidon, elle devient universelle et s'adresse à toutes et à tous.

Comment ne pas voir dans ces textes un enseignement pour nous, aujourd'hui ? Toutes et tous nous avons nos certitudes, nos plans, nos idées, nos traditions ... Très souvent nous sommes sûrs de leur légitimité, de leurs valeurs. Et voilà que des proches ou des étrangers viennent nous interpeller, nous bousculer. L'étranger ce n'est pas seulement une question de nationalité, d'ethnie, d'âge ou de genre, de confession, c'est d'abord l'altérité. L'étrangère, l'étranger, c'est l'autre. Acceptons d'être remis en cause !

Rencontrer, écouter, débattre et confronter les opinions, porter et accepter d'être porté, c'est au contact de l'autre que notre vie s'ouvrira et aura encore plus de sens. N'oublions pas que Jésus avait une proximité assumée et déclarée avec Marie de Magdala et Marie de Béthanie, avec Marthe, avec Jeanne et Suzanne, que Paul lors

de son ministère s'est appuyé sur Priscille, sur Phébé, sur Marie, sur Junia, qualifiée d'apôtre ...

N'oublions pas que l'autre, femme ou homme, comme le dit le début de la Genèse (1 – 28), l'autre est à l'image de Dieu.

Amen.

db 10/25